

KOLONEL BUNKER

un film écrit et réalisé par Kujtim Cashku

Extraits d'entretiens avec le réalisateur

A propos de son film...

« J'ai voulu faire le portrait d'un homme « bunkérisé », membre d'une société meurtrière ; en décortiquant le thème du bunker, pas simplement dans sa réalité géographique, mais également dans sa portée psychologique représentant la mentalité d'un peuple subissant la dictature, montrer le bunker, produit de la dictature, comme l'aliénation ultime de l'âme albanaise.

Le sujet m'a intéressé en tant que manifestation singulière du totalitarisme albanais au travers des bunkers. On a déjà discuté de régimes similaires de différents pays européens, mais le cas de l'Albanie n'a pas encore été réellement évoqué.

Au travers du symbole du bunker, j'ai voulu montrer la paranoïa collective que l'on a créée contre un ennemi imaginaire, qui ne s'est même jamais présenté.

En même temps, j'ai essayé de cristalliser le sentiment d'isolement imposé aux Albanais durant les années de dictature par le concept du bunker, comme un emblème de la mise en valeur de l'ennemi et de l'adversité. L'Albanie toute entière était aussi fermée qu'un bunker...

Ce thème est très sensible pour les Albanais, c'est même devenu un sujet d'inspiration privilégié pour les artistes. En voyant le film, chaque albanais est ramené à cette réalité. Il lui suffit de toucher un bunker pour se rappeler que cela existe, d'y avoir inscrit un graffiti pour fixer un souvenir ; quelqu'un y a fait l'amour dans le sentiment de la « protection socialiste », quelqu'un d'autre l'a utilisé comme urinoir - c'est ça, le bunker. Dans mon film, je montre d'ailleurs des jeunes

dansant dans un bunker devant des publicités Marlboro... C'est un simple clin d'œil sarcastique, une caricature du bunker devenu une

discothèque. Car la vie quotidienne s'est transformée à grande vitesse après la chute de la dictature.

KOLONEL BUNKER est une histoire authentique de bout en bout. Le vrai colonel qui a inspiré le film était sur le plateau, il me secondait, c'était un véritable assistant technique. Il a dirigé la construction de 400.000 bunkers entre 1974 et 1985, bunkers qui n'ont pas été détruits et qui aujourd'hui enlaidissent le paysage.

Ces systèmes de défense ont été érigés au lendemain de la Révolution Culturelle chinoise qui a connu une forte influence en Albanie.

Les bunkers du défunt dictateur Enver Hoxha (700.000 au total) sont non seulement devenus partie intégrante de la nature, du paysage, mais ils sont également ancrés dans la psychologie des 30-40 ans, comme quelque chose ayant transformé leur environnement.

C'est une évidence, les bunkers ont fait une forte impression sur cette génération. Rappelons-nous juste un moment ce qu'on ressent pendant les alertes quand la guerre est supposée possible. C'est tout cela qui a créé le traumatisme de l'Albanie .

Pourtant, je suis convaincu que mon travail est une vraie fiction. Pas de doute, je n'ai pas utilisé le bunker comme simple illustration, mais comme une chose à la conquête du monde et comme le représentant de la psychologie d'un peuple vivant dans cet environnement, ce dernier point étant le véritable sujet du film.

On m'a demandé pourquoi je réalisais un tel film au moment où les Albanais laissent leur passé derrière eux? Si je voulais lancer un appel pour oublier l'isolement du communisme?

Mais ce n'est pas un appel pour oublier quoique ce soit. J'ai seulement voulu donner une image du totalitarisme qui a été introduit ailleurs autrement, par la Mégalomanie, les mécanismes de propagande ou les gouvernements militaires.

Ainsi reste-t-il simplement l'évidence d'une certaine époque qui a laissé des traces sur ceux qui l'ont vécue.

D'un point de vue plus général, ce film est un exemple très encourageant pour le cinéma albanais, qui est actuellement un peu ralenti à cause de l'absence de financements issus de l'Etat.

Cela va beaucoup mieux du côté de la liberté d'expression, on peut faire ce que l'on veut. Mais la censure a changé de nom, c'est devenu une censure économique. Pour la première fois, j'ai dû coproduire mon film avec l'aide de la France et de la Pologne. C'est la première coproduction de l'histoire du cinéma albanais.

(**KOLONEL BUNKER** est le résultat d'une coproduction entre OraFilm - la société albanaise privée dirigée par Kujtim Cashku, Alba Film - la société de production albanaise d'Etat, 3B Productions en France et Studio Dom en Pologne.)

La réalisation de la coproduction est une nouvelle méthode dans ce pays à l'heure de l'après-communisme. Cela dit, le pays se modernise et vient d'adopter un système d'aide au cinéma sur le mode français. Nous avons créé un organisme du type CNC, et sept sociétés de production indépendantes ont pu voir le jour. La restructuration de la production de films nous permettra de créer notre propre marché et les possibilités d'y arriver n'ont rien à voir avec l'aspect quantitatif comme le quota de 14 films par an qui avait cours pendant la dictature ; il faut travailler à des projets solides. »

Extraits d'entretiens issus de l'**Albanian Observer de juin 1996**,
(à l'occasion de la sortie du film à Tirana en juin 1996),
et de **Corse Matin du 23 novembre 1996**,
(lors du Festival de Bastia 1996, où le film a remporté le
Prix de la Critique).

A propos de l'Albanie...

Au regard de l'actualité endurée en ce début d'année par les Albanais, il est apparu clairement à chacun des partenaires du film qu'on ne pouvait parler de **KOLONEL BUNKER** sans témoigner des liens historiques qui le relie aux événements qui submergent aujourd'hui les « héritiers du régime Hoxha ».

Kujtim Cashku nous dresse cet état des lieux :

« On ne peut pas dire que l'Albanie subisse une guerre civile (peut-être que cela finira par arriver), mais il y règne une totale anarchie. Il n'y a plus de banques, plus de prisons, plus de frontières et chaque région possède sa propre capitale. Il n'y a plus de liens entre les autorités locales et le Gouvernement central.

Tout le monde est armé de revolvers et de mitraillettes, y compris les enfants. D'un côté, il y a les soit-disant « Comités de Salut National », et de l'autre les gangs se tirant dessus et détruisant tout, même les musées et les monuments anciens. Il n'y a plus de structure policière, ni d'agents civils, ni même d'armée. C'est le chaos.

La nuit, les gens tirent au hasard, et le jour, ils comptent leurs morts et leurs blessés. C'est donc une tragédie absurde, sans aucun vainqueur, seulement des perdants... Des Albanais se battant entre eux.

La paranoïa continue.

D'un point de vue politique, tout cela résulte d'une intolérance totale du Gouvernement, et d'une attitude complètement destructrice de l'Opposition. Les réformes économiques expéditives du Gouvernement ont été entachées de corruption, et beaucoup d'ex-communistes, qui ont

perdu leur pouvoir politique, ont du même coup gagné un pouvoir économique. (La plupart d'entre eux faisaient partie des montages financiers pyramidaux.)

La démocratie en Albanie a été perçue comme une continuité de l'idéologie et non comme une méthodologie de programmes des Partis. Une température politique si élevée n'offrait aucune place à l'élite intellectuelle. Le pays était dominé par les protagonistes politiques.

De plus un fossé s'est creusé entre le peuple et les lois. Les lois sont demeurées lettres mortes et ne sont jamais devenues la propriété du peuple.

A la fin de la crise, nous réalisons que les politiciens en Albanie ont perdu leur crédibilité. La révolte manque de leaders, c'est pourquoi elle dégénère en chaos et en anarchie.

D'un point de vue économique, l'Albanie est le pays le plus pauvre d'Europe. Sociologiquement, 68% des Albanais sont des ruraux qui optent maintenant pour la vie urbaine.

L'Université en Albanie n'a que 40 ans. La moyenne d'âge des Albanais est de 27 ans.

Concernant sa position géographique et culturelle, l'Albanie a toujours été brisée entre les vagues respectives de l'Orient et de l'Occident.

Trois religions sont représentées dans le pays : la Musulmane, l'Orthodoxe et la Catholique. Elles furent toutes reniées par le régime Hoxha, qui a fait de l'Albanie un des rares pays athéistes.

Les Albanais passent pour être l'un des peuples les plus anciens d'Europe. Leurs ancêtres étaient les Illyriens, comme les Hellènes pour les Grecs. La moitié de la population albanaise vit en dehors des frontières de l'état albanais : en Kosovie (Yougoslavie) et en Macédoine.

*Voilà une courte présentation qui, partant de la situation politique, peut aider à comprendre les liens entre le film **KOLONEL BUNKER** et ce qui se passe actuellement en Albanie.*

Le film était une démonstration de la paranoïa et de la pathologie collective d'un pays contre un ennemi imaginaire, qui ne s'est jamais

présenté. Focalisant sur cet ennemi inexistant, cela implique que les Albanais combattent les Albanais.

Je cherche toujours à mettre en avant la continuité de la paranoïa et de la pathologie collective, mais non plus pendant le règne de la dictature où les bunkers symbolisaient l'ennemi. Maintenant, nous vivons la

paranoïa et la pathologie collective du montage pyramidal dans un contexte de liberté et d'économie de marché. Les Albanais deviennent victimes d'eux-mêmes, de leur espoir de devenir riches en deux heures en jouant aux jeux du capitalisme.

Le nouveau projet de film sur lequel je travaille désormais, intitulé « Le Rêve Pyramidal », se concentre sur cette nouvelle paranoïa qui a submergé les Albanais parallèlement à la continuité du virus de pathologie collective, qui maintenant inclut le « devenir riche rapidement », l'« appel aux armes » et le « nouvel exode ». Malheureusement, je constate que demeure le manque de civilisation / d'éducation et de responsabilité individuelle.

*Je pense que les étrangers, autant que les Albanais eux-mêmes, peuvent très bien comprendre ce qui se passe en Albanie, s'ils voient le film **KOLONEL BUNKER**. De même, je pense que nous avons les moyens de résoudre la situation dès que possible, si nous devenons conscients de ce que nous sommes.*

Malgré tout, je crois et j'espère encore, car la dernière chose à mourir chez un Homme, c'est l'espoir. J'espère toujours, vraiment. »

Kujtim Cashku Tirana, le 27 mars 1997